

signe d'empêcher qu'on ne se parle d'une cellule à l'autre. Comme il est midi, l'heure du dîner, on nous conduit à l'entrée du réfectoire, où tous les forçats pénètrent à la file. La plupart ont l'air abruti; et c'est au plus si j'ai remarqué une dizaine de figures intelligentes sur les neuf cents détenus que le pénitencier renferme. Plusieurs, cependant, ont conservé un sentiment d'honneur et détournent la tête en passant près de nous. Pauvres gens, ils ignorent que la pitié que nous inspire leur état l'emporte sur le mépris que méritent leurs crimes! Le dîner se compose d'une bonne ration de soupe, d'un carré de pain noir, de pommes de terre non-pelées et d'un gobelet d'eau fraîche. Ils dévorent ces mets aussitôt après la prière qui précède le repas. L'habillement est très-chaud; mais, comme marque infamante et aussi pour qu'un détenu qui s'échappe soit reconnu de suite, tout est moitié d'une couleur, moitié de l'autre. C'est du bouracan jaune pour le côté droit du corps, brun pour le côté gauche. Plusieurs portent des chaînes, d'autres traînent des boulets; c'est la punition que leur attirent des fautes légères; quant aux fautes graves, elles sont punies par la réclusion dans des cachots noirs pour un temps plus ou moins long.

« Le pénitencier gagne à être connu; c'est une formidable institution qui tient tout ce qu'elle promet, et si l'on savait mieux dans le pays ce que c'est, la terreur qu'elle inspirerait serait plus grande que celle de la potence.

« Enfin nous sortons, et aussitôt dehors nous respirons à pleins poumons l'air de la liberté. Le médecin de l'asile des aliénés furieux qui sortent pour cette raison du pénitencier, nous fait entrer chez lui et nous offre une collation, qui relève un peu notre moral et atténue la poignante tristesse qui s'était emparée de nous. Il a le bon esprit de ne point nous presser de voir son établissement, qui n'est guère plus gai que l'autre, et où l'on construit une alonge rendue nécessaire par le nombre toujours croissant des patients. Nous retournons à l'hôtel, où nous nous remettons un peu de nos fatigues, et à deux heures, un steambot tout pavoisé de drapeaux anglais, nous fait faire le tour des mille îles. Spectacle charmant et qui varie à chaque instant, eau limpide, fraîche verdure, arbres touffus, îles de toutes formes, chenal tantôt large, tantôt étroit, conversation très-animée d'un bout à l'autre du bateau et excellente musique: c'est une autre page du livre de la vie, et il semble qu'il s'est écoulé un siècle entre la matinée et l'après-midi. Le soir, à huit heures, nous n'avons plus l'air de sortir du pénitencier; tous en habit noir et en cravate blanche, nous sommes devenus des gens très comme il faut. Le dîner que nous offrent le maire et les citoyens de Kingston ne demandait pas moins. Nous y faisons tellement honneur, qu'il se prolonge jusqu'à une heure du matin; à deux heures et demie un train exprès nous emporte rapidement dans la direction de Montréal.

Ici finit le journal de notre collaborateur. On sait qu'à Montréal les fêtes n'ont pas manqué: déjeuner, bal, visite à l'exposition et au camp de Laprairie, concert offert par la Société St. George, et où des discours furent prononcés par le président, M. Day, par M. McGee et par M. Chauveau.

Le camp de Laprairie a eu un véritable succès. Les vingt jours d'exercices se sont terminés par une grande revue, qui a été passée par Sir John Michel, commandant des forces, administrateur du gouvernement, dans l'absence de Lord Monck. Le bataillon canadien-français a été l'objet de distinctions flatteuses; sous plusieurs rapports il l'a emporté sur les deux autres, et ne paraît point leur avoir été inférieur en quoique ce soit. La plus grande gaieté y a toujours régné, on y a chanté nos bonnes vieilles chansons, et l'on a fraternisé de la manière la plus aimable avec le camp haut-canadien.

L'exposition a donné d'excellents résultats quant au nombre des visiteurs. Jamais foule pareille ne s'était vue. Elle a aussi été favorisée par le plus beau soleil et la plus agréable température. Le département de l'industrie nous a paru ressembler beaucoup à tout ce que nous avons vu dans ce genre; les splendides reliures de M. Desbarats étaient au nombre des objets les plus importants. La section des beaux-arts était comme à l'ordinaire, inférieure à ce que l'on pouvait attendre; nous y avons remarqué quelques sculptures en bois, par un jeune Canadien du nom de Ménard, dont le talent naturel mériterait d'être cultivé.

Dans le département agricole, nous voyons avec plaisir que le nombre des exposants canadiens-français, et le nombre de ceux qui obtiennent des prix, continue à s'accroître. Le nombre des entrées faites par les Canadiens-français est comme suit: Espèce chevaline, 67 sur 186; espèce bovine, 82 sur 510; espèce ovine, 100 sur 331; espèce porcine, 45 sur 123; produits, 327 sur 448; instruments aratoires, 27 sur 165. En comparant ces chiffres avec la liste des prix, on trouve qu'à l'exception du chapitre des produits, les exposants canadiens-français ont obtenu des succès plus que proportionnés à leur nombre. Il est satisfaisant de voir qu'il y a progrès en leur faveur; mais ce progrès n'est point encore ce qu'il devrait être, si l'on considère le chiffre de notre population, et l'amélioration incontestable qui a lieu dans l'agriculture. Un peu moins d'apathie, un peu moins de répugnance à se déranger et à faire valoir ce que l'on possède, assureraient à nos compatriotes, dans ces concours, une position qui ferait disparaître bien des préjugés. C'est aux sociétés d'agriculture locales, aux curés, aux personnes influentes, et, dans leur modeste sphère d'action, aux instituteurs qu'il convient de faire comprendre à nos cultivateurs qu'il y a profit à exposer, même lorsqu'on n'obtient point de récompense, et que, dans le siècle où nous sommes, avec les populations qui nous entourent, il faut savoir à la fois être et paraître.

Il est impossible, en effet, que la lumière ne se fasse point, et que les vieilles diatribes que touristes, écrivains et journalistes ont pour bien dire

stéréotypé à l'adresse de ce pauvre Jean-Baptiste, ne s'usent point devant la vérité. Il y a cependant encore des gens qui tiennent à nous représenter comme à peu près indignes de vivre dans ce siècle de progrès; et du nombre, se trouve surtout un certain M. Train, qui a prononcé un discours à la grande réunion des Fœniens des États-Unis à Philadelphie. Ceux qui veulent s'édifier sur l'amour que porte à notre race cette nouvelle secte révolutionnaire, n'ont qu'à lire ce discours reproduit par la plupart de nos journaux.

Le Férianisme en Irlande paraît avoir reçu un échec irréparable par l'arrestation des principaux meneurs et la saisie du journal qui s'en était constitué l'organe. Cependant, sa recrudescence aux États-Unis coïncide assez désagréablement avec les demandes d'indemnité que M. Seward presse avec une vigueur à laquelle on ne s'attendait point.

On s'est scandalisé, en France, du sans-gêne avec lequel le gouvernement constitutionnel et libéral de l'Angleterre avait réprimé les complots irlandais, et les journaux ministériels n'ont point manqué de faire remarquer à ceux de l'opposition, que si le gouvernement de l'Empereur en faisait autant, ils crieraient bien hautement à l'arbitraire, tandis qu'ils ne cessent de faire briller aux yeux de leurs lecteurs la constitution anglaise, comme la panacée à tous les maux dont la France est, selon eux, accablée.

Un mouvement énergique, commencé dans une réunion d'hommes politiques à Nancy, menace d'inquiéter sérieusement le gouvernement français. Il s'agit de la décentralisation politique et surtout municipale, et les hommes les plus éminents des vieux partis ont envoyé leur adhésion au manifeste qui a été publié dans ce sens. On n'a peut-être jamais mieux caricaturé l'extrême centralisation dont la France est affligée que dans les vers suivants, composés à l'occasion d'un très-singulier conflit arrivé entre les autorités d'une ville de province. L'horloge de la mairie, à Bayonne, était munie de deux aiguilles, l'une marquant l'heure de Paris, l'autre celle de Bayonne; mais les autorités civiles ont cru devoir supprimer l'aiguille locale. Le dialogue que l'on va lire est entre l'horloge de l'église, qui continue à sonner l'heure locale, et celle de la mairie, qui, elle, ne sonne plus que l'heure de Paris. L'allusion est facile à saisir:

Allons, dépêchez-vous, vous êtes en retard,
J'ai sonné la demie et vous le premier quart,
Vieux timbre de clocher, horloge cléricale,
Apprenez qu'aujourd'hui la seule heure légale
Est l'heure du préfet qui la prend à Paris;
Et si vous l'ignorez, c'est moi qui vous le dis,
Moi qui suis, s'il vous plaît, l'horloge de la ville.
—Et si je vous prouvais, ce qui m'est très-facile,
Que je suis, s'il vous plaît, l'horloge du bon Dieu?
Répondit le clocher.—Erreur, le vrai milieu
Est le centre d'où part, comme d'un cœur unique,
La circulation civile et politique.
Oui, c'est bien au moment du complot de Nancy
Qu'il convient de blâmer ce qui se fait ici!
Et l'on pourrait s'offrir qu'un clocher de Gascogne
Voulut, à son préfet, tailler de la besogne,
Fit croire aux Bayonnais qu'un rayon de soleil
Leur fut exprès donné pour régler leur sommeil,
Leur messe, leur dîner et toutes leurs affaires!
Qu'on mette ce clocher entre deux militaires,
Aux arrêts de rigueur jusqu'à ce qu'il ait pris
Le parti de se mettre à l'heure de Paris!

La question de la décentralisation n'est point, du reste, ce qui embarrasse le plus l'Empereur dans le moment actuel. Le mot semble être donné en Europe pour réveiller toutes les grandes questions de territoire et de politique étrangère. L'agrandissement de la Prusse au moyen des duchés danois; les intrigues de la Russie dans le nord de l'Europe, en Asie et dans les principales danubiennes; enfin, la question italienne, que l'échéance maintenant très-rapprochée des termes de la fameuse convention du 15 septembre rend plus inquiétante que jamais; voilà plus qu'il n'en faut pour faire diversion aux velléités constitutionnelles de la France et pour faire ajourner, longtemps encore, le couronnement de l'édifice.

Le Souverain Pontife a tenu un consistoire dans lequel il anathématisa plus fortement que jamais les sociétés secrètes; les Fœniens vont recevoir par là le coup le plus mortel qui puisse leur être porté.

La mort du général de Lamoricière a dû être, pour le Saint-Père lui-même, un coup bien sensible. Le dévouement de cet homme illustre au pouvoir temporel avait cela de particulier, que sachant parfaitement l'impuissance des troupes qu'il conduisait à une défaite à peu près certaine, il sacrifiait par là ce qu'il avait de plus cher au monde, sa réputation militaire. C'est ce que M. de Montalembert a fait ressortir avec son éloquence habituelle, dans un article consacré à l'illustre défunt, et publié dans la dernière livraison du *Correspondant*.

Christophe-Louis-Léon Juchault de Lamoricière était né à Nantes le 5 février 1806. Sorti de l'école polytechnique en 1826, il entra dans le génie et fit partie de l'expédition d'Alger en 1830. Compris dans les zouaves, lors de la première formation de ce corps, il se fit bientôt remarquer par son intelligence et son audace. Il marcha de succès en succès pendant toute sa carrière en Algérie, et fut, avec le général Bugeaud, la terreur des Arabes. Pas moins de dix-huit campagnes consécutives ont illustré son nom. Il couronna tous ses triomphes par un double bonheur